



Courrier du Centre international Blaise Pascal

14 | 1992
Varia

La maladie de Pascal

Une mise à jour

Georges Duboucher



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/611>

DOI : 10.4000/ccibp.611

ISSN : 2493-7460

Éditeur

Centre international Blaise Pascal

Édition imprimée

Date de publication : 5 février 1992

Pagination : 6-10

ISSN : 0249-6674

Référence électronique

Georges Duboucher, « La maladie de Pascal », *Courrier du Centre international Blaise Pascal* [En ligne], 14 | 1992, mis en ligne le 07 janvier 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/611> ; DOI : 10.4000/ccibp.611

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Centre international Blaise Pascal

La maladie de Pascal

Une mise à jour

Georges Duboucher

La maladie de Pascal attend, depuis plus de trois siècles, un diagnostic exact et complet. Elle risque de l'attendre longtemps encore, car les ressources de l'historien semblent désormais épuisées.

Toutefois, en 1978, les médecins rouennais M. Dordain et R. Dailly ont rouvert le dossier dans une direction toute nouvelle, attestant que l'évolution de la médecine n'a pas dit, à ce sujet, son dernier mot.

L'Anamnèse

- 1 À quoi bon s'attarder, une fois de plus, sur la maladie du jeune Blaise, âgé de deux ans ? Chacun la connaît. Accident banal sans doute, mais auquel des phobies passagères donnent aujourd'hui une étrange coloration œdipienne.
- 2 C'est en 1641 que débute apparemment la maladie dont Pascal a dit que depuis l'âge de dix-huit ans, il n'avait pas passé « un seul jour sans douleur ». Gilberte Périer n'y voit d'abord que des « incommodités » et accuse le surmenage entraîné par l'élaboration de la machine à calculer. Les symptômes précis viendront plus tard, mais alors avec quelle exubérance !
- 3 Ce sera en 1647. Pascal avait alors, écrit Gilberte, « entre autres incommodités, celle de ne pouvoir avaler les choses liquides, à moins qu'elles ne fussent chaudes et encore ne pouvait-il le faire que goutte à goutte. Mais comme il avait en outre une douleur de tête insupportable, une chaleur d'entrailles excessive et beaucoup d'autres maux, les médecins lui ordonnèrent de se purger de deux jours l'un, durant trois mois... ».
- 4 Ces autres maux auxquels fait allusion Gilberte, Marguerite Périer nous les précisera beaucoup plus tard : « Il se trouva dans une espèce de paralysie depuis la ceinture en bas,

en sorte qu'il fut réduit à ne marcher qu'avec des potences. » C'est dans cette période troublée que, sur le conseil de ses médecins, Blaise quitte Rouen, en mai 1647, pour revenir à Paris. On sait qu'il est toujours malade lors des entrevues avec Descartes, les 23 et 24 septembre. Il l'est encore durant le dernier trimestre de l'année, puisqu'il ne peut répondre aux lettres de sa sœur aînée, en raison d'une parésie de la main dont il est de nouveau question dans sa correspondance avec le père Noël et avec Auzout. Cependant son activité intellectuelle n'est nullement entamée. C'est l'époque de la publication des *Expériences nouvelles sur le Vide*, de la préparation de l'expérience du Puy-de-Dôme, de la préface pour un *Traité du Vide*...

- 5 Avec l'année 1648, tout aussi laborieuse que la précédente, la maladie paraît se calmer. La lettre de Blaise à Gilberte, le 26 janvier, mentionne certes encore une « grande faiblesse », mais c'est tout. Et lorsque, le 1^{er} octobre, les Pascal s'établissent rue de Touraine, en plein Marais, Blaise y cultive déjà de nombreuses relations mondaines. S'ouvre alors une période de six années de calme, même s'il est vraisemblable qu'elles ne furent pas exemptes de toute « incommodité ».
- 6 On sait que, jusqu'en 1654, l'activité scientifique de Pascal fut exceptionnellement féconde. Pourtant, cette même année ne passera pas sans que reparaissent des troubles digestifs et des vertiges. C'est Jacqueline elle-même qui l'écrit à sa sœur : « Le souper commence à lui faire mal à l'estomac, de sorte que je crois qu'il le quittera. » Passent les années 1655, 1656 et 1657 sans que le dossier médical ne s'alourdisse beaucoup. *Les Provinciales*, la mise en route de l'Apologie, la Conférence à Port-Royal attestent que leur auteur est en pleine possession de ses moyens intellectuels et apparemment valide. Remarque d'autant plus nécessaire que les choses vont désormais se gâter réellement et de façon rapide, à tel point que l'on situe généralement à la fin de l'année 1658 le moment où Pascal cesse de classer ses papiers.
- 7 En mars 1659, des actes notariés attestent que notre malade est bien à Paris. Mais il est probable qu'il reste confiné chez lui, soigné vraisemblablement par Vallant qui venait d'entrer au service de M^{me} de Sablé. Carcavi, écrivant à Huygens, fait état de cette « espèce d'anéantissement et d'abatement » qui atteint son ami. Celui-ci continuera tout de même jusqu'en novembre sa correspondance avec Sluse, mais au prix de grandes difficultés. La fin de l'année sera aussi la fin de toute activité scientifique.
- 8 On a soutenu que le séjour de trois mois au château de Bien-Assis (mai à septembre 1660) avait apporté une légère amélioration. Cela n'est pas certain. Il est vrai que Pascal assemble des notes, en vue des « Trois discours sur la condition des Grands ». Mais il écrit à Fermat : « Je suis si faible que je ne puis marcher sans bâton, ni me tenir à cheval ; je ne puis même faire que trois ou quatre lieues au plus en carrosse. » De retour à Paris, sa porte demeurera fermée puisque, en mars 1661, Huygens consigne dans son journal : « Point trouvé M. Pascal ». Il faut une affaire aussi grave que la publication du second Mandement, pour que la demeure de Pascal s'anime par la vive et douloureuse controverse, au cours de laquelle survient l'épisode alarmant qui ne sera, en définitive, qu'un évanouissement.
- 9 Cependant, aux premiers mois de l'année 1662, rien ne paraît encore joué aux yeux de l'entourage. Les trois premières lignes des Carrosses à Cinq Sols sont inaugurées et la famille projette même de se grouper dans cet « Hôtel Saint-Denis » auquel on devra renoncer finalement, tant les derniers mois de la maladie sont inquiétants. À un dégoût profond pour les aliments succède alors un amaigrissement rapide. Le 2 juillet, surviennent des douleurs abdominales qui n'auront de cesse qu'aux alentours de la mort.

Ce sont, dit-on, des « coliques bilieuses et néphrétiques » pour lesquelles a lieu une première consultation avec le fameux Guénaut que Boileau et Molière immortaliseront.

- 10 Faut-il le préciser ? Le résultat thérapeutique sera nul. Au début d'août, lors de la rédaction du testament, la situation est tragique et une seconde consultation a lieu avec Brayer, Eusèbe Renaudot, Valot et Homes. Guénaut n'est pas présent. Les médecins prescrivent de « boire des eaux » et c'est au sixième jour de ce traitement que survient un ictus cérébral avec d'insupportables céphalées, évoquant une hémorragie méningée : « On ne sent pas mon mal ; on s'y sera trompé ; ma douleur de tête a quelque chose de fort extraordinaire. » Chacun se souvient de cette exclamation qui en dit long au médecin. La fin dès lors ne tarde pas. Elle survient le 19 août, au milieu de convulsions et de phases comateuses.

L'Autopsie

- 11 Elle fut exécutée le 21 août, peu avant l'inhumation. On a beaucoup glosé à son sujet, car l'anatomie pathologique de l'époque était trop sommaire pour que l'on en pût tirer ce que l'on en attendrait aujourd'hui.
- 12 Seuls furent ouverts l'abdomen et le crâne. Les constatations faites sur l'intestin, trop tardives, ne sont guère valables. Celles relatives au cerveau méritent, en revanche, d'être retenues : « Ce que l'on remarqua de plus considérable et à quoi on attribua particulièrement sa mort et les derniers accidents qui l'accompagnèrent, fut qu'il y avait, au-dedans du crâne, vis-à-vis les ventricules du cerveau, deux impressions, comme du doigt dans de la cire, qui étaient pleines de sang caillé et corrompu qui avait commencé de gangrener la dure-mère. »
- 13 Bien que peu détaillée, la description de ces deux petits hématomes évoque d'emblée l'éventualité d'anévrismes en voie de thrombose. Et il est même possible, sans grand risque de se tromper, de supposer que la grande céphalée du 14 juin fut le signe avertisseur de la fissuration.

Un diagnostic soumis aux passions du moment

- 14 Si l'on ne s'intéresse plus guère à la maladie de Pascal depuis cinquante ans, on en discuta beaucoup autrefois. Cette page d'anthologie médicale n'a en rien perdu de son intérêt à notre époque et nous comprendrons plus loin pourquoi.
- 15 Les hypothèses diagnostiques ne se signalent, à vrai dire, qu'à partir du XIX^e siècle. Pour des médecins influencés par les « Lumières » et disciples convaincus de Voltaire et de Condorcet, la maladie de l'auteur des « Pensées » était un objectif de choix. Peu importait alors la phase terminale ; le cas Pascal semblait exemplaire par sa phase initiale, interprétée comme un désordre mystique, illustrant ce que l'on ne tarda pas à nommer, sous l'influence de Charcot, la « folie hystérique ».
- 16 Un demi-siècle plus tard, l'opinion médicale n'est plus du tout la même. Chacun sait bien que Pascal n'est pas un fou. On reconnaît même son génie. Mais, dans ces conditions, l'idée d'hystérie, jugée inadmissible à l'époque, est occultée. Car, malgré Babinski et Freud, on ne veut y voir qu'une maladie honteuse. Comment admettre en effet qu'un grand mathématicien, un des plus célèbres physiciens de son temps, un saint homme par

surcroît, soit conjointement un cabotin désireux d'attirer l'attention sur lui ? On ignore encore, à l'époque, que tous les êtres d'exception ne sont pas égaux devant le risque de névrose et que le génie peut faire bon ménage avec l'hystérie. C'est pourquoi les thèses du début du XX^e siècle déplacent l'attention sur la phase terminale et le côté léthal de la maladie. Du même coup, défilent les « diagnostics à tout faire » d'une médecine encore très doctrinale : l'omniprésente tuberculose, la sempiternelle hérédosyphilis, l'ulcère-cancer gastrique, l'urémie... Pascal n'échappe à aucune hypothèse.

- 17 Celle de syphilis est, chez lui, dénuée de fondement. En revanche, nous ne pouvons pas rayer d'un trait de plume le diagnostic de tuberculose, sous la forme d'entérite compliquée d'encéphalite hémorragique, qui fut bien argumenté, en 1911, par Just Navarre mais qui apparaît aujourd'hui bien fragile. Autre hypothèse recevable, mais tout aussi improbable : celle de cancer de l'estomac avec dissémination terminale (Nautiacq, 1930). Retenons pourtant l'idée d'insuffisance rénale chronique, soutenue par Ledoux, en 1923. Nous verrons qu'elle détient peut-être une part de vérité.

Une seule certitude : Pascal est mort d'une lésion vasculaire cérébrale, vraisemblablement d'origine génétique

- 18 À cet égard, la clinique s'accorde si bien avec l'autopsie du crâne que le doute n'est guère possible. L'éventualité, souvent évoquée, de pachyméningite hémorragique s'efface largement aujourd'hui derrière celle d'anévrisme ou plutôt d'angiome, malformation vasculaire à court-circuit artério-veineux qui oriente immédiatement vers une origine génétique. Comme le fait remarquer le professeur Dordain, la mort fait disparaître la turgescence en tête de méduse de ces anévrismes et, du même coup, en estompe les traits distinctifs.
- 19 Il ne fait pas de doute que le long passé de douleurs de tête, de vertiges, de vomissements trouve là son explication désignée. Lorsque R. Onfray, ophtalmologiste parisien, fit remarquer, sur certaines pages manuscrites des *Pensées*, une marge du bord gauche, s'accroissant vers le bas, l'idée prit corps d'une hémianopsie gauche post migraineuse. Celle-ci ne pouvait-elle, par surcroît, rendre compte de l'« abîme » relaté par l'abbé Boileau ? Allant plus loin, on se hasarda même à identifier le « Feu » du Mémorial au scotome scintillant des migraines ophtalmiques.

Une zone d'ombre : la période troublée de 1647

- 20 Rappelons-le : Pascal a vingt-quatre ans. Il accuse, dans la même année semble-t-il, des difficultés profondes de la déglutition, une impotence fonctionnelle des membres inférieurs nécessitant l'usage de béquilles, des troubles moteurs de la main entravant l'écriture ; autant de symptômes qui ne se renouvelleront plus par la suite, sauf à les confondre avec l'anorexie et la grande lassitude des dernières années.
- 21 C'est Lelut qui, en 1846, prononça le premier, à ce sujet, le mot d'hystérie. Cette « mauvaise herbe » de la neurologie proliférait alors un peu partout et Charcot avait révélé l'existence de formes masculines. Nous avons dit pourquoi l'hypothèse de Lelut fut écartée, au profit de celles d'ulcère œsophagien, de polynévrite, de spasmophilie...

Pourtant le soupçon d'hystérie ne disparut pas pour autant puisqu'en 1958, dans sa thèse, M^{me} Sholtens l'évoquait encore à propos de la dysphagie de Pascal.

- 22 Avouons que ce diagnostic nous semble parfaitement recevable¹, mais il faut évidemment le dépouiller de tous les oripeaux venus des Ursulines de Loudun et des convulsionnaires de Saint-Médard. À cette condition en effet, l'hystérie, transformée en « pithiatisme » par Babinski, n'a plus aucune connotation déplaisante. Bien mieux, notre époque, renversant l'ancienne tendance, se penche aujourd'hui avec sympathie sur la névrose des grands hommes, parlant même de ces désordres comme d'une rançon possible de leur génie.
- 23 Loin de tout blasphème, admettons donc, au moins provisoirement, la validité d'un tel diagnostic. Sur quels arguments le pourrait on fonder ? À coup sûr, ceux-ci ne manquent pas. Et d'abord le climat spirituel dans lequel vivait la famille Pascal, récemment convertie au mouvement religieux qui soulevait la Normandie. Cette « première conversion » de Blaise ne laisse pas d'évoquer le cas de sainte Thérèse d'Avila dont la période vraiment créatrice commença, au même âge, par une phase de névrose hystérique. Par surcroît, la présence à Rouen, à la même époque, des Périer et de leurs trois premiers enfants doit être soulignée. Elle a été contemporaine de diverses expériences sur le vide qui ont entraîné leur auteur « dans beaucoup de frais, de peine et de temps » ; sans doute aussi dans un besoin de travailler en paix ; mais le pouvait-il ?
- 24 Autre remarque : lorsque Pascal quitte Rouen pour Paris, en mai 1647, n'est-ce pas sur le conseil de cesser toute occupation de l'esprit et de chercher des distractions ? Ses médecins, si peu clairvoyants à l'égard des méfaits de leurs purgations, n'eurent-ils pas, pour une fois, un instant de perspicacité en soupçonnant la nature fonctionnelle des troubles ? La suite des événements ne leur donna-t-elle pas raison ?
- 25 Mais ce n'est pas tout. L'épine irritative la plus aiguë pourrait bien avoir été l'angoisse de perdre la compagnie et l'aide précieuse de sa jeune sœur dont Brunschvicg écrivait qu'« avoir Jacqueline auprès de lui était devenu aussi nécessaire que de respirer ». Car, dès leur arrivée à Paris, Guillebert avait conduit Blaise et sa sœur à Port-Royal et le désir de Jacqueline d'entrer au couvent interférait peut-être sourdement avec ces obscures raisons du cœur que la raison, fût-ce celle du grand Pascal, n'apercevait pas. « L'hystérique est un simulateur, mais un simulateur de bonne foi » a écrit Babinski. Et qui douterait de la bonne foi de Pascal ?
- 26 Ce ne sont là, bien entendu, que des présomptions. Les objections qui leur sont opposables, trop techniques, nous feraient sortir du cadre de cet exposé. Passons tout de suite à la question la plus importante.

L'hypothèse de M. Dordain et R. Dailly

- 27 Mettons entre parenthèses cette période troublée, mais passagère, de 1647 puisqu'elle pourrait n'être qu'une superstructure contingente. Que reste-t-il en définitive de valide pour tenter d'aboutir à une conclusion pertinente ? Primo : Pascal fut atteint d'une maladie au long cours, progressivement aggravée en l'espace de vingt années. Secundo : la mort a été précipitée par un accident cérébral, apparemment lié à une maladie vasculaire congénitale. C'est parce que le lien entre ces deux composantes a longtemps été ignoré que le silence s'est fait, pendant plus d'un demi-siècle, sur la maladie de Pascal. Un vieil adage n'affirme-t-il pas qu'en proposant deux diagnostics, le médecin multiplie par deux les chances de se tromper ?

- 28 C'est pourquoi l'hypothèse de M. Dordain et R. Dailly, professeurs à Rouen, est importante sans être décisive. Pour la première fois, elle a réalisé en 1978 la synthèse attendue, en attirant l'attention sur une conjoncture pathologique, signalée dès 1954 par des auteurs américains et largement confirmée en France depuis lors. Il s'agit de la coexistence non fortuite (vingt-deux fois plus fréquente que le seul hasard ne le permettrait) d'un anévrisme intra-crânien avec des reins polykystiques. Or, ces derniers réalisent bien, sur un fond de douleurs abdominales et lombaires, une évolution progressive vers l'insuffisance rénale. La maladie est génétiquement transmissible. Elle se complique parfois tardivement, en phase décompensée, d'une polynévrite des membres inférieurs. Le diagnostic peut être soupçonné cliniquement par la palpation de gros reins. Il se confirme par la découverte de kystes, plus ou moins volumineux, dont les poussées d'accroissement sont la cause des douleurs. Pouvait-on espérer meilleure réponse à une question qui prenait, à la longue, l'allure d'une énigme ?
- 29 L'on pouvait du moins attendre mieux de l'autopsie. Car l'exploration des fosses lombaires, eut-elle été faite, se serait peut être révélée l'atout maître du diagnostic. Mais sachons ne pas trop nous plaindre. Le Pascal du « bon usage des maladies » se fut-il soucié du bon usage de l'autopsie ? Et notre *libido sciendi* n'est-elle pas déjà presque comblée ?

BIBLIOGRAPHIE

- DORDAIN (M.) et DAILLY (R.), *Maladie et mort de Blaise Pascal. Hypothèses nouvelles*, Lecerf, Rouen, 1978.
- JUST-NAVARRÉ, *La Maladie de Pascal. Étude médico-psychologique*, Rey, Lyon, 1911.
- LEDoux (E.), *A propos de Blaise Pascal malade*, Acad. Sc. et B.L., Besançon, 1923.
- LELUT (F.), *L'amulette de Pascal*, Baillière, Paris, 1846.
- NAUTIAcq (F.), *Blaise Pascal malade*, Bordeaux, 1930, thèse.
- ONFRAY (R.), *L'abîme de Pascal*, Alençon, 1949.
- SCHOLTENS (M.), *Études médico-psychologiques sur Pascal*, Haarlem, 1958, thèse.

NOTES

1. C'est également l'opinion du docteur Boyré de Bordeaux

INDEX

Mots-clés : Pascal, biographie, maladie

Keywords : Pascal, biography, disease